

Revue
de l'**histoire**
des **religions**

Revue de l'histoire des religions

3 | 2010
Varia

Muriel LAHARIE, *Le Journal singulier d'Opicinus de Canistris (1337-vers 1341). Vaticanus latinus 6435*

Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2008, 25 cm, 2 vol.,
LXXXVI-944 p. + 47 p. de pl. (« Studi e testi », 447-448).

Sylvain Piron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7633>

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 400-403

ISBN : 978-2200-92657-1

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Sylvain Piron, « Muriel LAHARIE, *Le Journal singulier d'Opicinus de Canistris (1337-vers 1341). Vaticanus latinus 6435* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2010, mis en ligne le 26 janvier 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7633>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Muriel LAHARIE, *Le Journal singulier d'Opicinus de Canistris (1337-vers 1341). Vaticanus latinus 6435*

Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2008, 25 cm, 2 vol., LXXXVI-944 p. + 47 p. de pl. (« Studi e testi », 447-448).

Sylvain Piron

RÉFÉRENCE

Muriel LAHARIE, *Le Journal singulier d'Opicinus de Canistris (1337-vers 1341). Vaticanus latinus 6435*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2008, 25 cm, 2 vol., LXXXVI-944 p. + 47 p. de pl. (« Studi e testi », 447-448).

- 1 Depuis longtemps, les cartes et dessins produits à Avignon par Opicino de Canistris retiennent l'attention des chercheurs et des curieux. Grâce aux multiples indications qu'il a lui-même fournies dans ses écrits, cet obscur clerc est l'un des personnages de son siècle dont la biographie est connue de la façon la plus précise qui soit. Originaire de Pavie, mais formé au dessin et à la cartographie à Gênes, Opicino accéda à la prêtrise à une époque où sa ville, aux mains des gibelins en lutte avec Jean XXII, était placée sous interdit. Excommunié en 1328 par son évêque pour une accusation de simonie mal élucidée, après quelques errances, il se fixa à Avignon où il obtint, grâce à la rédaction d'un opuscule d'ecclésiologie offert au pape, un emploi de scribe à la Pénitencerie pontificale. Après un épisode durant la semaine sainte de 1334, qui a plus les apparences d'un état stuporeux que d'une bouffée délirante, Opicino commença à produire des dessins à caractère religieux, souvent sous forme de roues et de cercles, ainsi que des cartes anthropomorphiques représentant l'Europe et l'Afrique du Nord comme deux personnages tournés l'un vers l'autre et parfois entourés de monstres marins. Deux manuscrits issus de cette activité graphique ont été conservés, par l'administration pontificale dont relevait l'auteur et à sa suite par la Bibliothèque vaticane. Un volume en

parchemin, Pal. lat. 1993, contient 52 planches qui ont été publiées par Richard G. Salomon en 1936. Le codex en papier Vat. lat. 6435, retrouvé plus tardivement, contient des textes plus abondants entre lesquels apparaissent une trentaine de cartes et dessins. C'est ce manuscrit qui est ici intégralement publié et traduit, accompagné de planches en couleur reproduisant ces dessins étonnants.

- 2 L'éditrice du volume, Muriel Laharie, avait rencontré Opicino dans le cadre de sa thèse sur la folie au Moyen Âge ; elle lui a ensuite consacré un ouvrage, co-écrit avec le psychiatre Guy Roux en 1997. L'édition et la traduction du texte sont destinées à étayer leur interprétation du cas ; elles permettront assurément de la soumettre à discussion. L'introduction, sobre et précise, débute par un aperçu de la réception d'Opicino dans l'historiographie du xx^e siècle ; elle se poursuit par une synthèse des éléments de biographie de l'auteur et se conclut par un aperçu du contenu du volume et de l'interprétation psychiatrique qu'en donne l'éditrice. Le terme de « journal » est bien adapté pour qualifier l'ouvrage puisque la plupart des notes sont précisément datées et fréquemment reliées à leur contexte liturgique. L'essentiel a été rédigé d'un jet, entre juin et novembre 1337, puis ponctuellement complété par diverses notes au cours des années suivantes. Ce journal est assurément « singulier » au sens où il ne s'apparente à aucune forme littéraire médiévale répertoriée. L'épithète vaut également pour la personnalité de l'auteur. De fait, une lecture attentive des notes et une observation des dessins ne peuvent laisser aucun doute sur la nature psychotique des troubles dont souffre Opicino. L'ensemble de l'édition représente un travail de grande qualité qui pourra intéresser autant les historiens de la folie que ceux de la papauté d'Avignon et, plus généralement, de la culture médiévale.
- 3 Scribe professionnel, Opicinus écrit de façon très lisible. L'établissement du texte autographe ne posait donc pas de difficulté majeure, même si quelques lectures peuvent être discutées çà et là. Par exemple, p. 366, on peut préférer la leçon « *totis viribus* » à « *totis iuribus* ». La traduction de l'ensemble du texte représente un effort considérable destiné à mettre le document à la portée des historiens de la folie et de la psychiatrie. Dans la mesure où l'édition bilingue permet au latiniste de se reporter au texte original, il était raisonnable de s'émanciper du carcan d'une traduction strictement littérale. Il est regrettable que ces écarts contribuent souvent à perdre le sens de notions théologiques importantes. Ainsi, p. 108, « *eligens ... sedem* » est traduit par « élisant demeure », alors que l'expression concerne précisément l'hypothèse d'un déplacement du siège apostolique ; de même, p. 802, « *in actu confessionis* » est traduit par « en train d'avouer », alors qu'il est question de l'acte sacramentel de la confession. De telles approximations sont nombreuses, mais le lecteur attentif pourra aisément les rectifier. Face à la complexité du texte, le choix d'une intervention modeste dans les notes est compréhensible, et même louable. Elle aurait pu être parfois un peu plus développée, pour expliciter des éléments de contexte historique (par exemple, p. 458, pour l'allusion à la faillite de la société florentine des Scali en 1326). Dans quelques cas, ces explications sont contestables, comme l'interprétation des mots « *compauperes suos spirituales* » (p. 556) au sens d'une fréquentation des Spirituels franciscains fugitifs en 1328. Rien ne laisse penser qu'Opicino ait jamais recherché leur compagnie, ni partagé leurs idées ; pour preuve, tout ce que l'on sait de son traité sur la pauvreté du Christ est que Jean XXII l'apprécia au point de qualifier son auteur de « philosophe » (cf. p. 760). Si, pour lui aussi, 1335 était une année d'attente, son interprétation de l'Antéchrist comme une entité collective le place assurément à l'écart des courants joachimites (p. 152).

- 4 Le principal point qui mérite discussion concerne une série d'annotations dans lesquelles l'éditrice se réfère à l'interprétation psychiatrique qu'elle partage avec Guy Roux. De telles notes, soulignant qu'Opicino « s'identifie » à tel ou tel personnage mentionné dans le texte, paraissent le plus souvent discutables. Ainsi, p. 570, il est peu probable que l'auteur s'attribue le rôle du « *Deus absconditus* » qui meut les actions humaines, dans un passage visant au contraire à expliquer que Dieu l'éprouve par les mensonges des hommes. Il n'y a pas davantage identification lorsqu'Opicino fait parler des personnes placées dans des situations hypothétiques (par ex., p. 68-70), rapporte un discours tenu par la « philosophie » (p. 212) ou par Jean-Baptiste (p. 294), ou encore prolonge l'interprétation des paroles du Christ en continuant à employer la première personne, selon une technique qui n'est pas sans exemple dans l'exégèse médiévale (p. 140). Il a bien entendu de fortes raisons de s'intéresser à tel ou tel personnage de l'histoire chrétienne ; il se dit ainsi proche de Boèce, son « coexilé » (p. 24, 44), mais sans aucunement se confondre avec lui. D'autres mises en rapport peuvent également relever de typologies courantes dans la théologie chrétienne médiévale. C'est par exemple le cas pour l'exposé des trois sens en lesquels un curé de paroisse peut être assimilé à Jean-Baptiste (p. 596). La seule identification qui soit clairement assumée comme telle est celle par laquelle Opicino revendique pour chaque prêtre d'incarner l'universalité du « peuple chrétien », en opposant à cette personne spirituelle sa misérable identité personnelle, pécheresse et mortelle (voir p. 94, 230, 802, 832, etc.). Un dédoublement semblable est rapporté à Pavie, « nombril du monde » dans la géographie de ses cartes anthropomorphiques, qui peut avoir tour à tour un sens particulier et néfaste, ou universel et salvifique. L'hostilité indéniable à l'égard de Benoît XII, présenté comme son « adversaire », ne paraît pas impliquer qu'Opicino s'attendait réellement à être élu pape à sa place au décès de Jean XXII.
- 5 Plutôt que de conclure, en forçant le texte, à de multiples « identifications » qui seraient autant de signes d'un délire mégalomane plus ou moins avoué, il importe de cerner le type d'écriture mis en œuvre dans le codex. Comme il l'explique dans l'une des plus importantes notes à caractère autobiographique (p. 522-524), au moment de l'épisode de 1334, qu'il décrit comme une nouvelle naissance, Opicino avait en chantier un tableau (« *descriptio* ») de la hiérarchie ecclésiastique accompagné d'un ouvrage explicatif (« *libellum declarationis* »). Les repères autobiographiques fournis par la planche 20 du codex Pal. lat. 1993 précisent qu'il en avait eu l'idée dès décembre 1330. Il l'a, dit-il, peu à peu corrigé, en s'appuyant sur ses nouvelles connaissances et sur la géographie mystique dont témoignent ses cartes. Au cours des trois années suivantes, avant d'entamer la rédaction du codex, il dit avoir abondamment écrit, sur des feuilles ou des fiches de papier, et dessiné de nombreuses roues. Dans un premier temps, ses « témoignages » étaient « très sauvages » (« *valde silvestria* »), sans pourtant dévier de la foi catholique ; par la suite, ils devinrent « pour partie sauvages, et pour partie domestiques » (la traduction, « sur des sujets tantôt familiers, tantôt éloignés », p. 525, est un contresens). Le texte qui nous est parvenu représente donc une écriture qui s'est progressivement domestiquée – et dont certaines envolées peuvent donner une idée de l'état « sauvage » antérieur. Il est en outre notable que les dérapages les plus nets figurent dans la seconde partie de l'ouvrage, à partir du moment où les dessins et cartes se multiplient, libérant un imaginaire délirant auquel Opicino tenait jusque-là relativement la bride. Le caractère psychotique de ses troubles est indiscutable. Mais plutôt que de pointer les traces de folie que révèle son œuvre, il importe de souligner son effort pour l'inscrire, par une écriture

« domestiquée », dans une théologie personnelle qui cherche à demeurer dans les limites de l'orthodoxie. L'une des nombreuses notes qui exprime ce souci de prise de contrôle sur soi livre ce que l'on peut considérer comme une clé de son travail d'écriture, par une formule anodine qui devient poignante une fois restituée dans son contexte : « La souffrance spirituelle consiste à refréner toute pensée coupable » (*Est autem spiritualis afflictio, cuiuslibet noxie cogitationis refrenatio*, p. 574). Opicino offre le témoignage, très rare pour le Moyen Âge latin, d'un homme en lutte contre lui-même, atteint d'une psychose suffisamment légère pour qu'elle ne lui interdise pas de mener une activité expressive et créative, et qui utilise toutes les ressources de la religion chrétienne pour tenter de maintenir son unité personnelle. Il faut donc savoir gré à Muriel Laharie d'avoir rendu accessible ce document passionnant.

AUTEURS

SYLVAIN PIRON

École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.